

l'écriture et la création sont apparues la voie déterminante pour accéder à une autonomie intellectuelle et sociale<sup>27</sup>.

Docteurante en philosophie  
Université de Paris VIII

## L'hygiénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle et l'éducation des jeunes filles

Juan JIMÉNEZ-SALCEDO

Le corps de la femme est au centre du travail des hygiénistes au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette science, héritière de l'ancienne médecine d'Hippocrate et de Galien, introduit néanmoins des paramètres nouveaux dans sa conception du corps de la femme, lequel est perçu moins comme une entité physiologique à part entière que comme un composé d'éléments hétérogènes.

L'un des soucis majeurs de la médecine des femmes à l'époque est le traitement de leurs maladies, dont l'hystérie et ses avatars. Le discours médical est marqué par le *Tableau de l'amour conjugal* de Nicolas Venette<sup>1</sup>, un ouvrage de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dont l'influence s'étalera tout au long du XVIII<sup>e</sup>. Dans ce traité, la copulation est perçue comme remède contre certaines manifestations de l'hystérie<sup>2</sup>. Cette prescription n'est pas nouvelle, puisque les traités médicaux du Moyen Âge recommandaient déjà l'activité sexuelle – avec l'exercice physique et le repos modéré –, comme un moyen de libérer des fluides nuisibles chez les patients mélancoliques<sup>3</sup>. Il faut souligner que Venette

1. Nicolas Venette, *La Génération de l'homme ou Tableau de l'amour conjugal* [1686], Londres, s. n., 1768.

2. Roy Porter, « Love, Sex and Medicine : Nicolas Venette and his *Tableau de l'amour conjugal* », dans Peter Wagner (éd.), *Erotica and the Enlightenment*, Francfort-New York, Peter Lang, 1991, p. 114-116.

3. Dulce González Doreste, « Eléboro », dans Rosa de Diego, Lydia Vázquez (éd.), *Humores negros. Del tedio, la melancolía, el espin y otros aburrimientos*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998, p. 70. Ce souci concernant l'élimination de fluides s'inscrit dans la tradition médicale des humeurs. L'excès de l'une des quatre humeurs entraînait la dérive pathologique. Dans le cas de la mélancolie, il s'agissait d'une sur-production d'atrabilie, ou bile noire, sécrétée par la rate : en nous comparant de l'analogie proposée par González Doreste, nous pouvons affirmer que l'excès de bile

27. Isabelle Grellet et Caroline Kruse, *Des jeunes filles exemplaires*, Paris, Hachette, 2004, 361 pages.



parle de « copulation », autrement dit du sexe dans le cadre du couple marital : l'idée de « sexualité » comme ensemble de désirs et de comportements d'ordre général étant un terme créé bien ultérieurement par la sexologie, l'éventuel caractère novateur des propos de Venette en est relativement atténué.

Charles-Auguste Vandermonde<sup>4</sup> reparte, presque un siècle plus tard, de l'hystérie comme d'une maladie de l'âme et réfute, comme cela commençait à l'être de manière générale dans le domaine médical, l'idée d'une hystérie localisée dans un point concret de l'anatomie féminine, en l'occurrence la matrice. Joseph Raulin, dans son *Traité des affections vaporeuses du sexe*, parle même d'une sorte de principe de somatisation selon lequel la femme, de nature plus faible que l'homme, serait exposée au pouvoir de l'âme, capable de modifier les mouvements internes du corps. Contrairement aux théories hippocratiques, ce n'est plus le corps de la femme qui est sous l'emprise métonymique de l'une de ces parties : maintenant ce sont, pour ainsi dire, deux entités différentes qui s'affrontent. Que ce soit l'utérus ou l'âme, ce que l'on veut souligner, c'est le caractère de soumission de la femme à elle-même, et par conséquent sa nature imparfaite.

Ce lien entre physiologie et psychologie fondera une médecine dont l'objet sera l'éducation des femmes et la surveillance du bien-être de leur âme<sup>5</sup> : l'hygiénisme est né. Les médecins de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> redonneront de l'importance à l'utérus, mais, cette fois-ci, ils lui enleveront la capacité volitive qu'il avait eue précédemment.

L'hygiénisme est avant tout une science prescriptive, et c'est là que se trouve son lien avec l'éducation : les médecins prennent le relais de la religion en ce sens qu'il s'agit de soigner le corps, mais, surtout, l'âme.

noire était à l'origine de la mélancoïtie de la même manière que, de nos jours, le manque de lithium est à l'origine des dépressions à caractère endogène : la médecine essaie de chercher une cause physiologique à un trouble émotionnel, *ibid.*, p. 71.

4. Charles-Auguste Vandermonde, *Essai sur la manière de perfectionner l'espace humaine*, Paris, Vincent, 1756.

5. François Boissier de Sauvages, *Nosologie méthodique ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces suivant l'esprit de Sydenham (traduit sur la dernière édition latine par M. Gouillon)*, Lyon, Brunschel, 1772, t. VII, p. 39.

6. Joseph Raulin, *De la Conservation des enfants ou les moyens de les fortifier, de les préserver et guérir les maladies*, Paris, Merlin, 1768-1769 ; — Joseph-Adrien Lefrange de Lignan, *De l'Homme et de la femme considérés physiquement dans l'état de mariage*, Lille, J.-B. Henri, 1772 ; — Edme-Pierre Chauvoit de Beauchêne, *De l'influence des affections de l'âme dans les maladies nerveuses des femmes, avec le traitement qui convient à ces maladies* [1781], Nouvelle édition, revue et augmentée du *Traitement des maux des nerfs des femmes enceintes*, Amsterdam-Paris, Mécuguinon, 1783.

Qu'une science soit définie comme prescriptive peut paraître contradictoire, cependant nous défendons la pertinence de cette formulation antinomique parce qu'elle reflète bien le caractère double de l'hygiénisme, caractère consistant à présenter des préceptes d'ordre moral sous la forme d'un pseudo-discours scientifique. Le lien entre santé physique et vertu morale sera l'un des points forts de la nouvelle science. Une figure remarquable de ce courant médical est Alphonse Leroy, qui, dans ses *Recherches sur les habitements des femmes et des enfants ou examen de la manière dont il faut veiller l'un et l'autre sexe* écrit : « La santé fait naître dans l'âme la sérénité et semble donner à la vertu un nouvel éclat : la santé seule peut fixer le bonheur »<sup>7</sup>.

Par ailleurs, les travaux sur l'hygiène conjugale traitent du rôle que la femme est censée avoir dans le cadre du couple marital. Tel est le cas de Jean-André Venel et son *Essai sur la santé et l'éducation médicale des filles destinées au mariage*<sup>8</sup>, dans lequel les conditions préalables nécessaires à une maternité saine<sup>9</sup> sont établies. Le mariage est la forme indispensable d'existence de la femme après la puberté : cette idée fait partie de la mouvance générale de méfiance à l'égard du célibat et, en conséquence, de toute institution qui l'encouragerait<sup>10</sup>.

La démarche de Venel s'inscrit dans la préoccupation du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'égard des « maladies des femmes », dont les vapeurs et la nymphomanie, perçues comme deux maux liés à la faiblesse physiologique féminine et inhérents à la vie dans les grandes villes. La nymphomanie, également appelée « fureur utérine », est considérée par la médecine de l'époque comme ne touchant que les femmes<sup>11</sup>. Elle fait partie

7. Alphonse Leroy, *Recherches sur les habitements des femmes et des enfants ou examen de la manière dont il faut veiller l'un et l'autre Sexe*, Paris, s. n., 1772, p. 149.

8. Jean-André Venel, *Essai sur la santé médicale des filles destinées au mariage*, Yverdon, Société littéraire et typographique, 1776.

9. Eugène Olivier, *L'Éveil médical vaudois*, Lausanne, Université de Lausanne, 1987 ; Antoinette Ernich-Dériz, « Health and Gender Education : An Eighteenth-Century Case », *Women's Studies : An Interdisciplinary Journal*, n° 24-6, 1995, p. 521-530 ; Michael Winston, « Medicine, Marriage, and Human Degeneration in the French Enlightenment », *Eighteenth-Century Studies*, n° 38-2, 2005, p. 263-281.

10. « Le mariage est vraiment le mode primitif d'existence pour la femme, et voilà pourquoi, quand elle s'écarte de cet état de nature, les législateurs, chez tous les peuples qui ont fait quelque progrès dans la civilisation, ont tenté de l'y ramener par des institutions qui mettent le célibat au rang des épithèmes sociales ». Pierre Boyveau-Lafreque, *Traité des maladies physiques et morales des femmes* [Essai sur les maladies physiques et morales des femmes, 1798], quatrième édition, revue et corrigée, Paris, Chez l'auteur, 1819, p. 164.

11. « Si l'observation avait fourni des exemples d'hommes affectés d'une envie détournée de cette espèce, poussée à une parodie extrême, on aurait pût appeler la



en définitive d'une entrepris de caractérisation pathologique du corps féminin inscrite dans un processus de passage, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un modèle unisexe basé sur le genre à un modèle de deux sexes<sup>12</sup> où le genre traduirait le corps<sup>13</sup>.

Pour Venel ces troubles n'affectent pas de la même manière toutes les femmes : il les sépare en fonction de leur appartenance à un groupe social déterminé, les groupes qui l'intéressent étant la haute bourgeoisie et l'aristocratie<sup>14</sup>. Ayant observé que les troubles féminins peuvent avoir des conséquences gravissimes sur la reproduction, souci principal de l'hygiénisme en termes purement physiologiques, Venel souhaite éduquer les jeunes filles pour qu'elles respectent une certaine hygiène de vie conforme aux normes médicales. Ses propos sont à la base des critiques de Samuel Tissot et d'autres auteurs de l'époque à l'encontre de la vie sédentaire dans les grandes villes. L'éducation au contact des jeunes filles de bonne condition est ainsi visée comme étant considérée le début d'une vie de mollesse et d'absence d'exercice physique. Venel oppose ce mode de vie à celui des filles qui habitent la campagne, celles qui « suivent encore l'ordre de la nature », qui vivent dans une ambiance moins polluée et font davantage d'exercice. Il ne s'inscrit pas dans une dynamique de disparition de l'ancien bonheur : pour lui tout n'est pas encore perdu parce que l'on peut toujours partir à la campagne pour mener cette vie salubre des anciennes sociétés<sup>15</sup>. Il faut donc revenir à des modes de vie antérieurs à la civilisation : il s'agit, dans une démarche tout à fait rousseauiste, de s'éloigner le plus possible de la civilisation pour renouer avec la nature.

l'lesion des fonctions animales qui en seroit l'effet, fureur vénéérienne : nom qui auroit convenu à cette sorte de délire considéré dans les deux sexes : mais les hommes n'y sont pas sujets comme les femmes ». Armand de Aumont, article « fureur vénéérienne », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, nouvelle impression en fac-similé de la première édition de 1751-1780*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag - Günther Holzboog, 1967, t. VII, p. 377.

12. Thomas Laqueur, *Making Sex. Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press, 1990.

13. Ce que Nicole-Claude Mathieu appelle le troisième mode de conceptualisation du rapport entre sexe et genre, mode dit « d'identité sexuelle » où une correspondance homologique entre les deux entités est établie. Nicole-Claude Mathieu, *L'Invention politique. Catégories et idéologies du sexe*, Paris, Côté Femmes, 1991, p. 232.

14. Jean-André Venel, *op. cit.*, p. 103.

15. *Ibid.*, p. 42.

16. Harvey Mitchell, « Rationality and Control in French Eighteenth-Century Medical Views of the Pesantry », *Comparative Studies in Society and History: An International Quarterly*, n° 21-1, 1979, p. 82-112.

En résumé, davantage d'exercice, plus de liberté corporelle face aux contraintes physiques de la vie citadine, et surtout, pour ce qui est des capacités liées à la maternité, il s'agit d'accorder un rôle moins important aux passions. La sensibilité est perçue par Venel comme l'apanage de la femme civilisée : à ce modèle il oppose celui de la campagne, dont le manque de sensibilité le rapproche de l'état de nature et la rend ainsi plus apte à la maternité<sup>17</sup>. La maternité est « naturelle » ; l'excès de sensibilité, en revanche, est un artifice créé par la vie en société.

L'hygiénisme crée également des rapprochements entre les maladies des femmes et celles des hommes. C'est le cas de l'hypochondrie ou maladie des gens de lettres, décrite par le médecin suisse Tissot comme l'apanage du sexe masculin, quoique la description qu'il en fait ait des connotations avec celle des maladies féminines. Comme chez la femme hystérique, le corps de l'homme de lettres se mine contre son esprit. Cette imposition est accomplie par le biais de troubles physiques et hallucinatoires. Le parallèle qu'établit implicitement Tissot entre la maladie des gens de lettres et l'hystérie est frappant en ce sens que les deux maux atteignent des individus qui ont décidé de vivre dans l'inaction. Ici, les connotations entre les deux maladies ne constituent nullement un rapprochement entre hommes et femmes en termes de sexe. Les médecins de l'époque, en proposant un équivalent masculin de l'hystérie, ne prônent pas du tout un modèle sexuel androgyne, bien au contraire. Ce qu'ils mettent en exergue, c'est que les hommes de lettres sont victimes de leur inactivité et, par conséquent, de leur mollesse, auto-féminisation qui va à l'encontre d'un système binaire normatif d'inspiration aristotélicienne où l'homme représente l'activité et la femme la passivité. Les entorses à la bipartition masculin-féminin ont des conséquences sur les corps. Chez l'homme de lettres, c'est l'inactivité physique provoquée par les longues heures d'étude qui est punie par des troubles mentaux ; chez l'hystérique c'est l'oisiveté, la coquetterie, les plaisirs superflus, le luxe inutile et les lectures dangereuses. L'hygiénisme du XVIII<sup>e</sup> siècle préfigure ainsi la médecine victorienne du XIX<sup>e</sup>, ce qui, du point de vue du genre, se traduit par une association de la productivité (en termes aussi bien économiques que de potentiel reproductif) aux hommes et de l'improductivité aux femmes, dernière corollaire de la bipartition normative. L'homme de lettres, comme le sodomite ou le castrat, renonce à assumer son rôle de sexe et préfère développer une performance féminisante.

17. Jean-André Venel, *op. cit.*, p. 59.



Une lecture similaire du phénomène est faite par Pierre Rousset, qui, dans son *Système physique et moral de la femme*, considère que, chez les hommes de lettres, la science est achetée « presque toujours aux dépens de leur santé »<sup>18</sup>. L'auteur admet que ce dérangement est très fréquent chez les intellectuels, et que les femmes voulant les imiter sont sujettes au même type de détériorations. La norme est ainsi doublement imposée : aux hommes qui tombent dans une passivité propre aux femmes et aux femmes qui veulent imiter les hommes dans un travail intellectuel qu'elles sont incapables d'assumer.

Un autre parallèle pathologique entre les hommes et les femmes particulièrement récurrent au XVIII<sup>e</sup> siècle est celui de l'onanisme et la nymphomanie. Les deux maux surgissent d'un problème d'inadéquation de l'univers fantasmatique du patient à la réalité. Dans le cas de la nymphomanie, syndrome féminin par excellence et forme accomplie de l'hystérie au XVIII<sup>e</sup> siècle, la réalité s'impose à une patiente incapable d'adapter son immense appétit sexuel aux contraintes de la réalité. C'est de ce sentiment de frustration, de cette emprise de l'imaginaire masturbatoire sur la femme, que naît la dysphorie nymphomane<sup>19</sup>.

Arnulphe d'Aumont, dans son très long article de l'*Encyclopédie* consacré à la fureur utérine, souligne le caractère davantage psychologique que physiologique de la maladie. Voici la définition qu'il en propose :

C'est une maladie qui est une espèce de délire attribué par cette dénomination aux seules personnes du sexe<sup>20</sup> qu'un appétit vénérien démesuré porte violemment à se satisfaire, à chercher sans pudeur les moyens de parvenir à ce but ; à tenir les propos les plus obscènes, à faire les choses les plus indécentes pour exciter les hommes qui les approchent à étouffer l'ardeur<sup>21</sup> dont elles sont dévorées ; à ne parler, à n'être occupées que des idées relatives à cet objet ; à n'agir que pour se procurer le soulagement dont le besoin les presse, jusqu'à vouloir forcer ceux

18. Pierre Rousset, *Système physique et moral de la femme*, [1771], nouvelle édition augmentée d'une notice sur l'auteur et de travaux physiologiques par le Docteur Cense, Paris, Charpentier, 1869, p. 76-77.

19. Jean Goulemot, « Fureurs utérines », *Dix-huitième siècle*, n° 12, 1980, p. 106-107.

20. Autrement dit les femmes. Voilà une trace du modèle unisexuel qui est en voie de disparition à l'époque : dans ce système vertical où l'homme est la forme la plus accomplie de l'être humain, seule la femme peut être isolée et caractérisée comme le Sexe.

21. Le mot « ardeur » est récurrent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le Trévoux le définit comme suit : « se dit figurément en Morale, & signifie Passion, vivacité, emportement, fougue ». Article « ardeur », *Dictionnaire universel français et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux* [1721], Genève, Slatkine Reprints, 2002, t. I, p. 553.

qui se refusent aux désirs qu'elles témoignent : & c'est principalement par le dernier de ces symptômes, que cette sorte de délire peut être regardée comme une sorte de *fureur*, qui tient du caractère de la manie, puisqu'elle est sans fièvre<sup>22</sup>.

La conceptualisation du mal utérin exposée par d'Aumont relève de deux niveaux étiologiques qui se confondent. Dans sa définition, la source de la démesure de l'appétit vénérien n'est pas explicitée, mais l'on souligne tout de même que cet appétit force les patientes à se satisfaire sexuellement, ce qui aggrave la maladie. Le trouble se développe donc dans ce cercle vicieux de soulagement du mal par le mal. Quelle est alors l'origine de la maladie ? D'Aumont parle d'« érotisme », à savoir « tension de toutes les fibres nerveuses des parties génitales, qui les rend plus susceptibles de vibrations »<sup>23</sup>. Cette tension est transmise au cerveau, lequel à son tour déclenche une réaction dans les organes génitaux,

vers lesquels il se fait une nouvelle évasion de fluide nerveux [...] ; de sorte que par cette émission d'érotisme se sollicitent & augmentent, au point que l'ame toujours plus affectée par la sensation qui en résulte, semble en être uniquement & entièrement occupée<sup>24</sup>.

Dans ce système combiné physio-psychologique, l'érotisme est à l'origine des troubles nymphomanes en ce sens que sa source est à chercher d'un côté dans les organes génitaux mêmes, lesquels ont été préalablement stimulés par des actions extérieures – notamment des atouchements masturbatoires<sup>25</sup> –, et de l'autre dans les fibres du cerveau, qui peuvent avoir été excités de façon externe. Le dénombrément des agents susceptibles d'ébranler les fibres du cerveau re-

22. Arnulphe d'Aumont, article « fureur utérine », dans *Encyclopédie...*, *op. cit.*, t. VII, p. 377.

23. *Ibid.*, p. 378.

24. *Ibid.*

25. À ce propos, Mirabeau, dont la démarche est libertine et non pas hygiéniste, établit une claire différence entre ce qu'il appelle le « prurit de la vulve » et la nymphomanie : le prurit peut constituer une disposition à la nymphomanie, mais le cortège n'est pas obligatoire. La différence réside dans le fait que le prurit « ne s'établit que dans la vulve, au lieu que la manie forcée de la jouissance réside dans le cerveau ». Honoré-Gabriel de Riqueti, comte de Mirabeau, *Érotika Biblion*, [1783], dans *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*, t. I, « Œuvres érotiques de Mirabeau », Paris, Fayard, 1984, p. 595. Alexis Wenger a récemment montré les connotations thématiques, structurelles et formelles entre la littérature libertine et les traités médicaux : Alexis Wenger, « Lire le désir. Le médecin et le libertin à l'époque des Lumières », *Dix-huitième siècle*, n° 37, 2005, p. 537-548.



couvre toutes les inquiétudes de l'hygiénisme à l'égard de l'éducation des jeunes filles ; ainsi le cerveau peut être excité par

tout ce qui peut échauffer l'imagination & la remplir d'idées voluptueuses, lascives ; ainsi que la fréquentation de personnes de sexe différent, jeunes, de belle figure, qui font possession de galanterie ; les propos, les conversations, les lectures, les images obscènes, la passion de l'amour, les caresses de l'objet aimé.<sup>26</sup>

Malgré ces agents extérieurs à la physiologie de la nymphomane, d'Aumont ne laisse pas de côté les prédispositions physiques de certaines femmes à être l'objet des troubles utérins, des femmes ayant, comme il l'affirme lui-même, « un tempérament naturellement chaud, vif, entretenu par la bonne chère & l'oisiveté »<sup>27</sup>.

La médecine du XVIII<sup>e</sup> siècle garde un regard physiologique sur les maladies des femmes tout en développant la composante psychologique<sup>28</sup>. La femme est aux prises avec son imagination : ce n'est pas tout à fait un excès de substances chimiques délivrées par l'utérus, puisqu'il faut prendre en compte le surplus d'imagination qui crée le désir et comment ce désir est assouvi par la masturbation. La médecine devient moralisante, et en conséquence hygiéniste, lorsqu'elle censure les pratiques sexuelles hors du mariage chez les jeunes filles. Comme l'affirme le docteur Boyveau-Laffeteur dans son *Traité des maladies physiques et morales des femmes* : « L'incontinence, dans les plaisirs goûtés hors de l'hymen, est encore un des fléaux de la puberté, car elle conduit à la fureur utérine, une des maladies les plus déshonorantes de l'espèce humaine »<sup>29</sup>. Le lien entre plaisir hors du cadre conjugal et nymphomanie est ainsi ficelé. L'imagination est d'ailleurs l'un des éléments principaux du caractère des femmes, résultat de « la finesse de tact »<sup>30</sup> et de l'« exquise sensibilité »<sup>31</sup> dont elles sont pourvues. Il ne faut pas oublier que l'idée de démesure des appétits fémi-

26. Arnulphé d'Aumont, article « fureur utérine », dans *Encyclopédie...*, *op. cit.*, p. 378-379.

27. *Ibid.*, p. 379.

28. Nous soulignons le caractère tout à fait anachronique de l'épithète. Il s'agit d'une évolution dans la perception de ce genre de troubles qui commence bien avant la période étudiée. Ce que l'on fait au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est de cesser de donner à l'hystérie une grille de lecture basée sur les semences et les humeurs pour la moderniser en y insérant le caractère psychologique.

29. Pierre Boyveau-Laffeteur, *op. cit.*, p. 126.

30. *Ibid.*, p. 108.

31. *Ibid.*

mins est encore très répandue au XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré les avancées de l'hygiénisme en matière de physiologie.

Dans tout ceci, les médecins accordent une grande importance aux lectures non convenables. La fiction romanesque crée dans l'imagination des femmes des images qui reviennent hanter leur tranquillité. Pour Rousset, « un des effets les plus nuisibles de la lecture des romans, c'est de nous faire perdre de vue la véritable mesure avec laquelle nous devons les juger »<sup>32</sup>. Le sentiment de frustration que provoque la lecture de la fiction est souligné par ce même auteur :

Cette sorte de livres nous familiarise trop avec les idées d'une perfection peu compatible avec la faiblesse humaine ; de sorte que chacun, s'attendant à voir cette idée se réaliser en sa faveur, se regarde comme l'objet d'un malheur particulier, lorsqu'il vient à être dérompé.<sup>33</sup>

L'idéal de féminité véhiculé par le roman est fictif, et les femmes doivent le savoir. Cette représentation de la nymphomane trouve son corollaire dans le traité de Bienville *La Nymphomanie, ou Traité de la fureur utérine*, publié à Amsterdam en 1771 par Marc-Michel Rey, éditeur de Jean-Jacques Rousseau<sup>34</sup>. Comme Rousset, Bienville accorde dans son ouvrage une énorme importance au rôle de l'imagination dans les troubles nymphomanes, tout en respectant les principes physiologiques de l'hygiénisme ; ainsi il parle de l'interaction entre une imagination coupée de la réalité et un cerveau malade<sup>35</sup>. Par ailleurs, l'utérus n'est plus le point de départ de la maladie pour Bienville : il s'agit plutôt de l'endroit où se concentre la plupart des symptômes. L'auteur nie le rôle prépondérant que la médecine avait donné à l'utérus dans les épisodes d'hystérie, sans pour autant en gommer totalement la présence. Pour lui il s'agit plutôt d'une combinaison physio-psychologique :

[La nymphomanie] commence par un délire mélancolique, dont on trouve la cause dans le vice de la matrice ; ensuite elle se tourne en délire maniaque, qui a son principe dans le dérangement du cerveau. Quand ces deux accidents concourent ensemble, ils forment ce que

32. Pierre Rousset, *op. cit.*, p. 41.

33. *Ibid.*

34. George Rousset, « Nymphomania, Bienville, and the rise of erotic sensibility », dans Paul-Gabriel Boucé (éd.), *Sexuality in Eighteenth-Century Britain*, Manchester, Manchester University Press, 1982, p. 114.

35. J. D. T. de Bienville, *De la Nymphomanie ou fureur utérine* [1771], suivi de quelques articles de l'*Encyclopédie*, Préface de Jean Goulemot, Paris, Le Sycomore, 1980, p. 103.



nous appelons nymphomanie ; si au contraire il n'y en a qu'un, ou l'on aura simplement des désirs violents du coït, sans néanmoins éprouver des délires, ou l'on tombera dans une profonde mélancolie, ou dans une manie supportable, sans être consumé par d'inutiles désirs<sup>36</sup>.

C'est le cerveau, haïnt par une imagination maladroite, en l'occurrence assistée par des facteurs externes comme les lectures obscènes, qui, par les terminaisons nerveuses, provoque l'assujettissement de la femme hystérique. Ce trouble se manifeste par le besoin d'activité sexuelle de la part de la patiente, laquelle devient insatiable. Pour satisfaire ce désir, la nymphomane s'adonnera à la masturbation, ce qui n'arrangera pas les choses. La thérapie doit par conséquent se centrer sur le traitement de l'imagination maladroite de la patiente et traiter également l'activité masturbatoire : « pour prévenir les dérangements que les jouissances solitaires produisent dans l'économie animale : des les premiers symptômes de cette dégradation, une mère ne doit point perdre de vue sa malheureuse fille un seul instant<sup>37</sup>. La médecine du XVIII<sup>e</sup> siècle bâtit ainsi les fondements du système de surveillance de la sexualité enfantine qui atteindra son comble au XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour conclure cet aperçu sur le rapport entre l'hygiénisme et l'éducation des femmes et des jeunes filles au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons que souligner, une fois encore, la valeur didactique d'une médecine qui joint, à l'étude purement scientifique des maladies, une réflexion d'ordre moral et prescriptif sur ce que doit être un bon modèle de fille et d'épouse. Corps et culture, sexe et genre, se rejoignent dans cette systématisation d'une femme qui « doit être » et d'une jeune fille qui « doit devenir ». L'hygiénisme véhicule une norme à valeur hétérocentrique où le corps devient le siège de la morale. La vertu n'est plus un concept abstrait et insaisissable, elle comporte un reflet sur les corps, des corps qui sont analysés, déchiquetés, évalués... La femme n'est plus une idée : elle est devenue une réalité tangible.

Maître de langue  
Université de Franche-Comté

## BIBLIOGRAPHIE

- BIENVILLE J. D. T. de, *De la Nymphomanie ou fureur utérine* [1771], suivi de quelques articles de l'Encyclopédie, Paris, Le Sycomore, 1980.
- BOISSIER DE SAUVAGES François, *Nosologie méthodique ou distribution des maladies en classes, en genres et en espèces suivant l'esprit de Sydenham*, Lyon, Bruyssel, 1772.
- BOYVEAU-LAFFECTEUR Pierre, *Traité des maladies physiques et morales des femmes* [Essai sur les maladies physiques et morales des femmes, 1793], 4<sup>e</sup> édition, revue et corrigée, Paris, Chez l'auteur, 1819.
- CHAUVOT DE BEAUCHENE Edme-Pierre, *De l'influence des affections de l'âme dans les maladies nerveuses des femmes, avec le traitement qui convient à ces maladies* [1781], Nouvelle édition, revue et augmentée au traitement des maux des nerfs des femmes enceintes, Amsterdam-Paris, Méquignon, 1783.
- EMCH-DERIAZ Antoinette, « Health and Gender Education : An Eighteenth-Century Case », *Women's Studies : An Interdisciplinary Journal*, n° 24-6, 1995, p. 521-530.
- GONZALEZ DORESTE Dulce, « Eléboro », dans ROSA DE DIEGO et LYDIA VAZQUEZ (éd.), *Humores negros. Del tedio, la melancolia, el esplin y otros aburrimientos*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998, p. 69-75.
- GOUEMOT Jean, « Fureurs utérines », *Dix-huitième siècle*, n° 12, 1980, p. 97-111.
- LAQUEUR Thomas, *Making Sex. Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge (Mass.)-Londres, Harvard University Press, 1990.
- LELARGE DE LIGNAC Joseph-Adrien, *De l'Homme et de la femme considérés physiquement dans l'état de mariage*, Lille, J.-B. Henri, 1772.
- LEROY Alphonse, *Recherches sur les habitements des femmes et des enfants ou examen de la manière dont il faut vêtir l'un et l'autre Sexe*, Paris, s. n., 1772.
- MATHIEU Nicole-Claude, *L'Anatomie politique. Catégories et idéologies du sexe*, Paris, Côté Femmes, 1991.
- MIRABEAU Honoré-Gabriel de Riquetti (comte de), *Eroïka Biblion*, [1783], dans *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*, 7 tomes, t. 1, « Œuvres érotiques de Mirabeau », Paris, Fayard, 1984, p. 447-603.
- MITCHELL Harvey, « Rationality and Control in French Eighteenth-Century Medical Views of the Pessantry », *Comparative Studies in Society and History : An International Quarterly*, n° 21-1, 1979.
- OLIVIER Eugène, *L'Éveil médical vaudois*, Lausanne, université de Lausanne, 1987.
- PORTER Roy, « Love, Sex and Medicine : Nicolas Venette and his *Tableau de l'amour conjugal* », dans WAGNER Peter (éd.), *Eroïka and the Enlightenment*, Frankfurt-New York, Peter Lang, 1991, p. 90-122.
- RAULIN Joseph, *De la Conservation des enfants ou les moyens de les fortifier, de les préserver et guérir les maladies*, Paris, Merlin, 1768-1769.

36. *Ibid.*, p. 49.

37. Pierre Boyveau-Laffecteur, *op. cit.*, p. 150-151.



- ROUSSEAU George, « Nymphomania, Bienville, and the rise of erotic sensibility », dans BOUCE Paul-Gabriel (éd.), *Sexuality in Eighteenth-Century Britain*, Manchester, Manchester University Press, 1982, p. 95-119.
- ROUSSEAU George, « Science and the Discovery of Imagination in Enlightened England », *Eighteenth-Century Studies*, n° 3-1, 1969, p. 108-135.
- ROUSSEL Pierre, *Système physique et moral de la femme*, [1771], nouvelle édition augmentée d'une notice sur l'auteur et de travaux physiologiques par le Docteur Cerise, Paris, Charpentier, 1869.
- VANDERMONDE Charles-Auguste, *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, Paris, Vincent, 1756.
- VENEL Jean-André, *Essai sur la santé médicale des filles destinées au mariage*, Yverdon, Société littéraire et typographique, 1776.
- VENETTE Nicolas, *La Génération de l'homme ou Tableau de l'amour conjugal* [1686], Londres, s. n., 1768.
- WENGER Alexis, « Lire le désir. Le médecin et le libertain à l'époque des Lumières », *Dix-huitième siècle*, n° 37, 2005.
- WINSTON Michael, « Medicine, Marriage, and Human Degeneration in the French Enlightenment », *Eighteenth-Century Studies*, n° 38-2, 2005, p. 263-281.

**Former les mères de demain :  
le projet d'Anna Thieck, une participante  
au concours Doyen-Doublé de 1899**

Sandrine ROLL

Au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, partout, en Europe comme en Amérique, l'éducation ménagère des filles est l'objet d'une attention constante. En France, les pédagogues sont nombreux à demander qu'à côté des ouvrages de grammaire, de calcul, d'histoire, etc., le manuel d'économie domestique ait sa place et, que, chaque jour, des leçons théoriques et pratiques soient dispensées. Définie comme la science du ménage, il leur apparaît nécessaire que l'économie domestique soit enseignée par des institutrices soigneusement préparées à leur mission, respectant les règles d'une pédagogie rationnelle. Contrairement aux discours qui se contentaient jusqu'alors de faire « l'éloge de la ménagère »<sup>1</sup>, l'originalité des traités d'éducation ménagère de la période étudiée est contenue dans l'affirmation que la science du ménage ne s'apprend pas toute seule, qu'elle n'est pas innée chez la femme. Elle nécessite au contraire un apprentissage méthodique à l'école : « Tout le monde aujourd'hui s'accorde à reconnaître que l'économie domestique est une science de première utilité, et qu'il importe de l'enseigner avec le plus grand soin aux jeunes filles », écrit en 1897, un professeur d'école normale dans la *Revue pédagogique*<sup>2</sup>.

Malgré l'abondance des discours sur l'enseignement ménager au tournant du siècle, la problématique de l'instruction ménagère est pour l'instant un chantier largement déserté par les historiens. Les quelques

1. Michéle Perrot, « L'Éloge de la ménagère dans le discours des ouvriers français au XIX<sup>e</sup> siècle », *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, p. 133-152.  
2. Alfred Loulet, « Les Ecoles ménagères en Allemagne », *Revue pédagogique*, vol. XXX, n° 3, 15 mars, 1897, p. 218.